

FABRIQUE DE REGISTRES

PROCÈS - VERBAUX

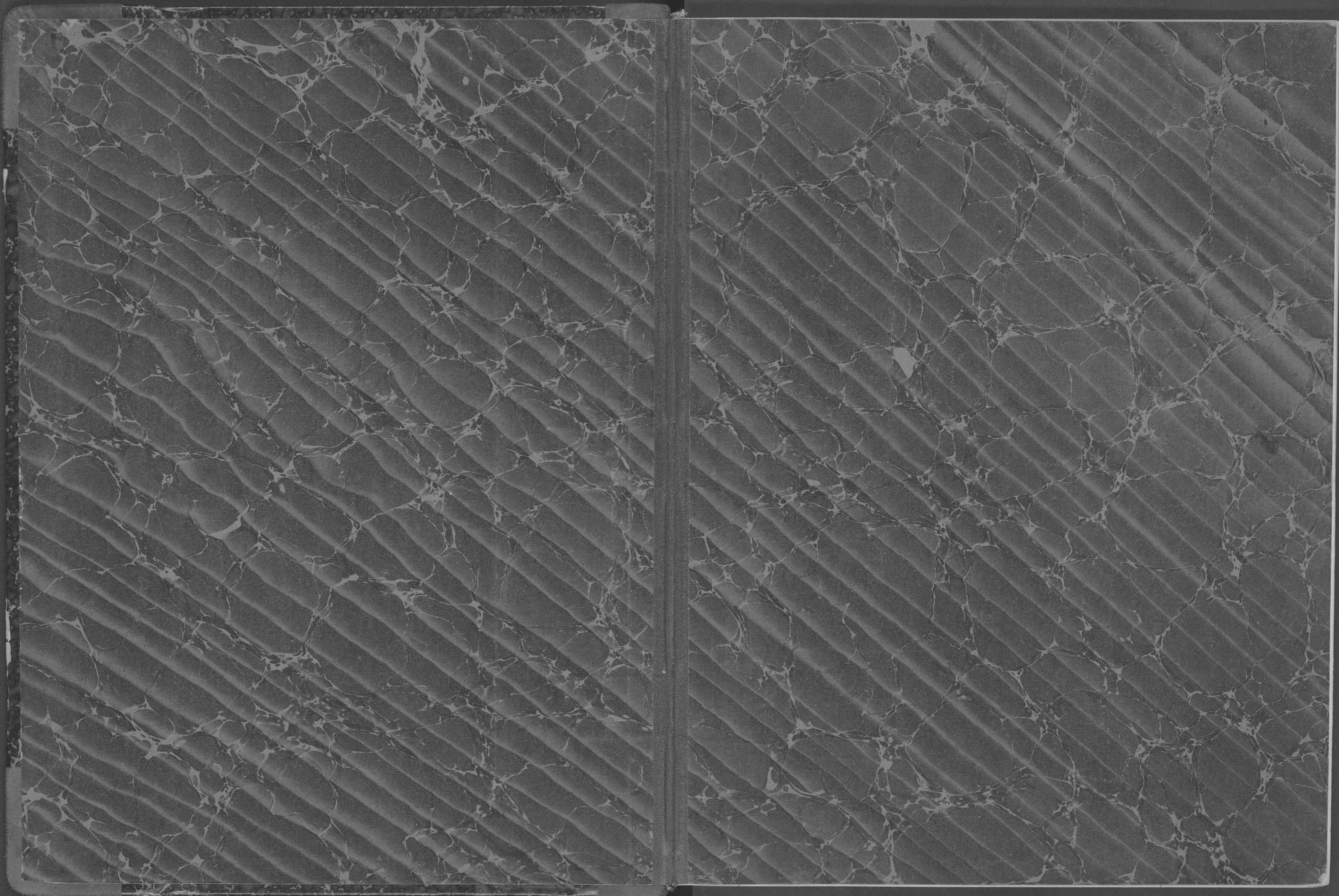
de la SECTION des LETTRES

DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

N° I

Hans ASPER, rue Petitot, 4, GENÈVE



Section des Lettres de la  
Classe des Beaux-Arts.

Séance constitutive tenue à l'Athènes, le mardi 3 mai  
1904, à 5 1/2 h.

Présidence de M. Auguste Blondel, président de la Classe  
des Beaux-Arts.

Sont présents = MM. Maurice Baud, Daniel Baud-Bovy,  
Auguste Blondel, Charles Bonifas, Adrien Bovy, Gonzague  
de Reynold, Henry Spiess, Edouard Tavan, Gaspard  
Vallet.

M. Maurice Baud lit le rapport suivant, présenté par  
le Comité d'initiative:

Rapport du Comité d'  
initiative.

Messieurs,

Depuis quelque temps le désir s'était manifesté de  
constituer à Genève une nouvelle association dans le  
but de rendre à notre littérature romande un peu  
de son ancienne vitalité. Ce n'est pas que la produc-  
tion se soit ralentie, ni même qu'il y ait lieu de  
déplorer, chez nous plus qu'ailleurs, la substitution  
de la quantité à la qualité des œuvres. Mais faute  
peut-être d'un suffisant esprit de solidarité entre  
écrivains, et, certainement, de la cohésion nécessaire  
au développement de notre vie littéraire, le meilleur  
de ces œuvres ne semble pas exercer sur le public  
toute l'influence désirable; à quelques exceptions près,  
les livres se vendent peu, ne sont guère davantage lus,  
et c'est précisément contre cette fâcheuse indifférence  
qu'il importe en premier lieu de réagir.

Les discussions ont heureusement abouti à la  
création d'une section des Lettres à la Classe des Beaux-Arts  
de la Société des Arts.

Nous devons dire que cette solution diffère sensiblement du projet original conçu par un certain nombre de jeunes écrivains, désireux de fonder un groupe homogène ayant des tendances et un but nettement définis. Cette première combinaison, bien qu'ayant réuni des sympathies, avait trop d'analogie avec plusieurs tentatives antérieures qui échouèrent toutes pour la même raison: un milieu trop restreint pour autoriser une division des forces et une telle diversité de programmes. L'expérience conseillait par conséquent la composition d'un groupement ouvert et éclectique où se pussent concilier dans une certaine mesure nos divergences littéraires et artistiques et qui permit surtout à chaque individualité de se manifester librement et intégralement.

L'admirable organisation de la Société des Arts a paru au Comité se prêter au mieux à ces conditions; il était naturel et sage de lier la nouvelle société aux solides et saines traditions de sa vénérable aïeule, l'article XV au surplus, du règlement de la Classe des Beaux-Arts, prévoyant l'adjonction éventuelle de sections.

Une première démarche auprès du Bureau de la Classe des Beaux-Arts ayant été très favorablement accueillie, le Comité d'initiative a immédiatement abandonné le projet original et a adopté cette solution qui semble réunir maintenant l'unanimité des suffrages.

La réunion d'aujourd'hui a pour but la constitution officielle de la nouvelle section, conformément à l'ordre du jour de la première convocation.

Il reste au Comité le devoir de témoigner sa gratitude à ceux d'entre vous, Messieurs, qui dès la première heure l'ont assuré de leur appui et de leur sympathie et de remercier en particulier la Classe des Beaux-Arts et son distingué président pour l'accueil bienveillant et de bon augure, qu'il en a fait à sa section des Lettres.

Pour le Comité d'initiative.

(Signé)

Maurice Baud, Adrien Bory, Daniel Baud-Bory,  
Q. de Reynold, A. Cingria, H. Spiess.

M. Maurice Baud lit un projet de statuts, inspiré par les règlements de la Classe des Beaux-Arts. Après quelques modifications, ce projet est approuvé. Il sera soumis à la Classe des Beaux-Arts à qui M. Auguste Blondel veut bien se charger de le présenter.

Le Bureau de la Classe doit se prononcer particulièrement sur l'article III d.

La section procède à l'élection de son Bureau, conformément au projet de statuts qui prévoit un bureau de cinq membres, dont deux sans fonctions déterminées. Sont élus :

Président: M. Daniel Baud-Bory.

Vice Président: M. Henry C. Spiess.

Secrétaire trésorier: M. Adrien Bory.

Membres ss. fond. vit.: M. Maurice Baud.

M. Q. de Reynold de Cressier.

M. Gaspard Vallette désire voir s'augmenter rapidement le nombre des membres de la section. Cet avis est celui des membres présents. Une dizaine de personnes qui n'ont pu assister à cette séance feront sans doute partie de la section des Lettres.

Il est entendu qu'en principe on maintiendra, autant que possible, deux la section, une majorité de professionnels et que ce principe sera absolument respecté dans la composition du Bureau.

La Section des Lettres commencera ses travaux immédiatement.

- La séance est levée.

Le secrétaire de la section des Lettres.

Adrien Bory.

Projet de Statuts.

Nomination du Bureau.

Divers.

Séance du Bureau de  
la Section des Lettres, tenue  
à l'Athénée, le 13 mai 1904, à 5½ h.

Présidence de M. Daniel Baud-Bory.

Le bureau décide de sanctionner par un article de règlement les désirs exprimés à la réunion du 3 mai, en ajoutant à l'art. II (Composition de la Section) les mots: «En majorité choisis parmi les écrivains de profession.» et à l'art. III (du Bureau), 1<sup>er</sup> alinéa: «les membres du Bureau doivent être choisis parmi les écrivains de profession.»

M. Maurice Baud dit que le Bureau de la Classe des Beaux-Arts s'est occupé de la fondation d'une bibliothèque de la Section, sur la proposition de M. J. Crosnier, vice-président de la Classe, le Bureau a ajourné toute discussion jusqu'au jour où M. L. de Candolle, président de la Société des Arts aura donné un préavis sur la question.

Le 13 mai, à 8 h., se réunit la Classe des Beaux-Arts pour approuver notre règlement. Les membres du Bureau de la Section sont convoqués à cette séance.

Aussitôt après, notre président écrira au président de la Société des Arts pour l'informer de la fondation de notre section.

Le règlement de la section sera imprimé.

Le Bureau décide de faire une démarche auprès de M.M. Du Bois-Melly et Camille Ferrier pour les inviter à faire partie de la Section.

La séance est levée.

Le secrétaire:

Adrien Bory.

Règlement.

Bibliothèque.

Séance du Bureau de la  
Section des Lettres, tenue à l'  
Athénée, le 30 mai 1904, à 5½ h.

Présidence de M. Henry C. Spiess.

Le règlement de la Section a été adopté par la Classe des B<sup>x</sup> Arts. Le Bureau s'occupe du projet d'une revue, publiée par la section.

Dans l'idée de ses membres, il ne s'agit pas d'une Revue qui exigerait une grande part faite à l'actualité, critique de littérature et d'art et qui devrait être périodique. Or il faut pour entretenir un périodique plus que nous ne pouvons faire sans parler des difficultés financières. Il faut garder à cette publication le caractère d'un recueil, qui pourrait être annuel, puis bis-annuel, selon les ressources.

Un recueil d'art avant tout et pour l'art. Tout cependant y aura sa place, la critique, la philosophie, l'histoire. Mais rien n'y doit entrer qui n'ait qu'un caractère purement documentaire. Comme la section elle-même, il est une tentative d'art littéraire.

Les membres du Bureau ont trouvé pour lui un grand nombre de titres dont aucun ne s'impose. Deux restent en discussion, les Argonautes et l'Athénée.

La question matérielle sera de la compétence de M. Maurice Baud, qui verra bien se charger de surveiller les travaux de l'imprimeur. M. Baud propose un format écu in-4°.

Le recueil ne publiera que des œuvres inédites.

M. Maurice Baud demande si les œuvres qui y seront publiées pourront l'être ailleurs. Il serait, selon lui, désirable de pouvoir donner à chaque fascicule une valeur qui représenterait sa valeur d'art; or, pour cela, il faut qu'il contienne des œuvres définitivement publiées, existant par conséquent à un nombre limité d'exemplaires. Ce procédé peut seul donner au livre sa

Publication de la Section

Son caractère.

Son titre.

Impression. Format.

Propriété des œuvres publiées.

vraie valeur.

Tout en reconnaissant ces raisons, MM. Spiess, de Reynold et autres, en montrent le danger. Les écrivains nous priveront des œuvres auxquelles ils tiennent le plus pour n'être pas obligés de les enfermer définitivement dans le recueil. Ils ne pourront y publier certains morceaux qui, réunis à d'autres, doivent former la matière d'un ouvrage.

M. de Reynold propose la fixation d'un délai. On ne pourrait par exemple utiliser une œuvre publiée dans le recueil qu'après une année écoulée.

Cette question reste sans solution et est soumise aux réflexions du Bureau.

Le Bureau décide que des ouvrages pourront être publiés sous les auspices de la section des lettres. Les collaborateurs au recueil seraient invités à publier autant que possible leurs ouvrages dans ces conditions.

Le premier fascicule paraîtra en septembre ou octobre. Quelques manuscrits sont annoncés, entre autres : des vers de M. de Reynold, des poèmes en prose de M. A. Cingria, des articles de MM. Daniel Baud-Bovy et M<sup>lle</sup> Baud, etc.

Le premier fascicule débiterait par quelques lignes de présentation, sans article-programme.

La séance est levée.

Le secrétaire :

Achille Bovy.

Éditions de la Section  
des lettres.

1<sup>er</sup> fascicule.

Séance du Bureau  
de la Section des lettres, tenue à l'  
Athénée, le 14 novembre 1904, à 5 heures.

Présidence de M. Daniel Baud-Bovy.

MM. Henry Spiess, Maurice Baud, A. Bovy, ont eu une entrevue, le 31 octobre, avec MM. L. de Candolle, Président de la Société des Arts, Des Gouttes, trésorier, et A. Claparède, Secrétaire; MM. G. de Beaumont, J. Grosnier, J. Fallois du Bureau de la Classe des Beaux-Arts; au sujet des Règlements de la Section. La plupart des modifications demandées par la Société des Arts ne doivent pas même entrer en discussion. Seuls les art. II et VII restent à fixer, les termes « écrivains de profession », n'ayant pas été trouvés clairs par la Société des Arts, qui d'ailleurs ne voudrait pas que les écrivains jouissent de la majorité désirée par la section et de l'unanimité dans le Bureau. A l'étude. Quant aux frais de réimpression, il a été entendu, la section ne pouvant les supporter, qu'ils seraient à la charge de la classe.

Le Bureau s'occupe des conférences que la section fera donner pendant l'hiver. Le titre général proposé par M. Maurice Baud, l'Influence de l'éducation scientifique sur la vie littéraire suisse, est abandonné : sujet trop vaste que ne pourraient développer chacun des conférenciers, et qui demanderait une documentation considérable. En tout cas, la série portera sur la littérature suisse.

Sur la demande du secrét. trésorier, la position de La Voile latine à l'égard de la section est fixée comme suit. Les finances de La Voile latine sont indépendantes des finances de la section des lettres. La Voile latine est la propriété d'une société anonyme qui en assume la responsabilité administrative et financière. La section n'intervient qu'à titre moral, par le patronnage qu'elle accorde à la revue.

La séance est levée.

Le secrét. : Achille Bovy

Les Règlements.

Conférences.

« La Voile Latine »

## Séance

du 14 novembre 1904, à 8 h 1/2  
à l' Athénée.

Présidence de M. H. Spiess, puis de M. D. Baud-Bovy.

Sont présents : MM. D. Baud-Bovy, H. Spiess, Maurice Band, J. de Reynold, A. Bovy, membres du Bureau; —  
Gaspard Vallette, Ch. Bonfias.

M. Maurice Band explique les petites irrégularités qui se sont produites lors de la fondation de la Section. La Classe des Beaux-arts a accepté notre règlement sans le soumettre à la Société de arts. Elle a demandé de légères modifications aux art. I, II, III, VII, VIII, XI. Seuls les art. II et VIII restent en discussion. M. Baud défend le point de vue de la Section, au sujet des écrivains de profession. La Section ne doit pas être une grande association comme la Classe des Beaux-Arts. Elle peut devenir au contraire pour celle-ci une sorte de commission littéraire.

M. J. Vallette, tout en approuvant le principe, conseille la suppression des mots « de profession ».  
Ces articles sont renvoyés au Bureau.  
Une adjonction à l'art. IV, proposée par M. Bonfias, est acceptée :

C... Elle est acceptée à la majorité des voix.

M. Maurice Band maintient sa proposition d'une série de conférences ayant pour sujet général : « L'éducation scientifique et son influence sur la littérature suisse ». Mais il faudrait que son étude générale soit suivie par les conférenciers suivants qui traiteraient chacun une époque.

M. Bonfias trouverait un titre vague plus prudent et en fait la proposition.

M. A. Bovy, pour conserver le sujet de M. Baud et y rattacher les études que pourraient fournir ses collègues propose : le sentiment de la nature chez les écrivains suisses,

Le Règlement.

les conférences.

Adopté.

M. de Reynold parlera de « la Poésie suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle », M. G. Vallette de J.-J. Rousseau, M. Baud-Bovy de la Littérature alpestre, M. A. Bovy de Gallois et du romantisme.

Le Bureau fixera définitivement cette liste de ces conférences.\*

Le Président demande aux membres présents leur avis sur le premier numéro de la Voile Latine.

Le 1<sup>er</sup> N<sup>o</sup> de la Voile Latine.

De l'avis de chacun, l'information doit être évitée dans une revue qui ne paraît que quatre fois l'an. M. J. Vallette a été heureux de lire dans ce numéro les vers de G. de Salis-Seewis traduits par M. de Reynold; il approuve ces réimpressions, mais ne voudrait pas qu'elles fussent à la tête de la Revue. M. de Reynold explique son intention de faire connaître la littérature classique de la Suisse, c'est-à-dire celle du XVIII<sup>e</sup> siècle, une dans son esprit, quoique diverse par les langues : le français, l'allemand, les dialectes grisons. Cette idée sera développée dans les prochains numéros de la Revue.

Une large part continuera à être faite à la bibliographie. M. Vallette recommande un choix judicieux des livres critiques.

La Voile Latine cherchera à avoir des relations avec les Revues de la Belgique et de la province française. Elle fait échange avec Duressal (Bruxelles), l'Âme Latine (Toulouse), les Essais (Paris), Leonardo (Florence), etc.

Elle s'occupera prochainement des patois de la Suisse latine; du romanche et du ladin.

La séance est levée.

Le secret.

Athénée

\* Omission : Sont admis comme membres de la Section :

M. C. F. Ramuz, présenté par MM. de Reynold et A. Bovy.

M. Dusonchet (Choisy), présenté par MM. M. Baud et H. Spiess.

M. Frank Grandjean, présenté par MM. Vallette et Spiess.

A. B. G.

Nomination de nouveaux membres

ANNEE 1905.

Séance publique

Du 17 janvier 1905, à 8 h 1/2, à l'Athénée

Présidence de M. Daniel Baud-Bovy.

Conférence de M. Maurice BAUD:

L'Education scientifique et son rôle dans  
l'évolution littéraire.

M. Maurice Baud s'excuse d'entretenir ses auditeurs d'un sujet aussi ardu. Il ne fera que poser quelques principes que ses collaborateurs illustreront. Il s'agit de littérature suisse. Or notre littérature n'est-elle pas toute de raison et de science? Les ouvrages de nos grands savants ne sont-ils pas des œuvres littéraires parce qu'ils sont des livres scientifiques bien faits? L'éducation scientifique est l'un des facteurs importants de notre évolution intellectuelle. Mais M. Baud a laissé à d'autres le soin d'en montrer les avantages au cours de l'histoire, pour en montrer lui-même les dangers.

L'éducation scientifique tend à se substituer à l'éducation littéraire dès le début du XVIII<sup>me</sup> siècle, sous l'influence du cartésianisme, introduit à Genève par R. Chouet vers 1669, et plus tard des méthodes empiristes. Mais les destinées de cet esprit critique ne sont pas les mêmes à Genève et à Paris. Et cette différence doit être tout d'abord remarquée. Au réveil d'un âge d'observation morale et de foi dogmatique, fatigué de penser, le XVIII<sup>me</sup> siècle français, — dont M. Baud a donné une si vivante image, — se tourne vers les faits, et vers l'action. « Le but de l'homme est l'action, »

Conférence de  
M. Maurice BAUD.

SOCIÉTÉ DES ARTS — CLASSE DES BEAUX-ARTS  
SECTION DES LETTRES  
ATHÉNÉE — GENÈVE



Janvier-mai 1905

LE SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ LES  
ÉCRIVAINS SUISSES  
(SIX CONFÉRENCES)

Janvier: M. MAURICE BAUD, — L'éducation scientifique et son influence  
sur l'évolution littéraire.

M. G. DE REYNOLD, — La poésie suisse au XVIII<sup>me</sup> siècle.

Février: M. GASPARD VALLETTE, — Jean-Jacques Rousseau.

Mars: M. J. PISTEUR, — Rodolphe Töpffer.

Avril: M. ADRIEN BOVY, — Les romantiques. I. Gallois.

Mai: M. DANIEL BAUD-BOVY, — La littérature alpestre au XIX<sup>me</sup>  
siècle.



Invitation à MM. les membres de la Classe des Beaux-Arts et leurs amis.

dit Voltaire. Mais plutôt que d'agir, on s'agite. Et quant à l'observation des faits, si vive est la curiosité, qu'on ne sait par où commencer; et l'on commence par tous les bouts. Avant tout, on brise les systèmes, on les démonte, on en épargne les éléments. Le livre avait servi à tout édifier: il sert maintenant à tout détruire. On veut savoir pour croire. Mais le malheur est que plus on sait, moins on croit. Et après la foi, c'est le sentiment lui-même qui disparaît. Il abandonne l'amour. L'imagination tarit. On demande ce que prouve une tragédie; on ne voit dans la Pésie qu'une négation du bon sens... où donc le sentiment et la foi se sont-ils réfugiés?



Grâce à la tradition protestante et au patriotisme, on les retrouvera à Genève. Et c'est Genève qui les rendra à la France par l'intermédiaire de Rousseau. Serait-ce que Genève échappe à l'influence de l'éducation scientifique? Non pas; mais tandis qu'en France la raison endort pour un temps le sentiment et la foi, à Genève ils se dissocient et coexistent. L'artisan genevois, de moins en moins soucieux de l'aspect extérieur de son œuvre, tout en mesurant, polissant, combinant, est loin d'elle par l'esprit: il voyage et pense à ses livres. Mais rien de ses rêveries ne pénètre dans son ouvrage. Or, c'est un divorce semblable que nous reconnaissons chez le genevois cultivé. Ses actes correspondent peu au libéralisme souvent si audacieux de livres. Politique, religion, art, sciences, commerce, toutes ces choses se discutent chacune en son temps et dans un langage spécial. Et quand l'influence de Locke a remplacé celle de Descartes, quand Rousseau a ramené l'attention vers la nature, en un mot tandis que les sciences naturelles, notre gloire, se développent, cette fragmentation de l'individu va s'accroissant. En France du moins, après la Révolution et Napoléon, le sentiment a repris tous ses droits, bruyamment, avec le Romantisme; puis les esprits se calment, mettent de l'ordre dans tout ce que le siècle précédent a laissé, en font la synthèse. Genève cependant, donne le jour à des savants patients, méticuleux, à des esprits de plus en plus spécialisés et dissociés qui s'attachent à des ordres de faits multiples, mettant à l'abri chacun d'eux, sans jamais les faire correspondre! Faut-il en accuser l'«éducation scientifique»? Non sans doute; mais les méthodes. On a faussé le véritable esprit scientifique, on a fait de la science un élément de désorganisation, alors qu'elle est la plus

sûre instigatrice de l'ordre et de l'unité. C'est un secours, c'est une base, et non pas des obstacles que la science, et par conséquent l'éducation, doivent fournir à la création, vrai but de l'activité humaine.

Telle est, en deux mots, la matière de la forte et substantielle causerie qui a valu à M. Maurice Baud de chaud applaudissements. M. D. Baud-Bovy a adressé au conférencier les remerciements d'usage; puis M. G. de Beaumont, président de la Classe des Beaux-Arts, a souhaité à l'entreprise de la Section de Lettres le meilleur succès.

Le secrétaire.

ADRIEN BOM

### Séance publique

du vendredi 27 janvier, à 8 1/2 h. à l'Athénée.

Conférence de M. G. de Reynold:  
« La Poésie suisse au XVIII<sup>me</sup> siècle. »

Conférence  
de M. G. de Reynold.

M. Gonzague de Reynold a exposé l'évolution et le caractère de la poésie suisse au XVIII<sup>me</sup> siècle en une causerie d'une érudition très serrée et d'une forme très élégante.

Le conférencier eût désiré, afin d'illustrer d'exemples la causerie de M. Maurice Baud sur l'« esprit scientifique », enseigner à ses auditeurs ce que renferment de poésie grandiose des ouvrages comme le Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse, de Besnon, l'histoire de la Flore helvétique, de Haller, les Excursions scientifiques du Thurgovien Sulzer.

ou de la collection Bernoulli, enfin le Voyage dans les Alpes de H. B. de Saussure. Forcé de restreindre un vaste sujet, il se borne à traiter de poésie pure et à ne choisir parmi les écrivains de l'«École Suisse» que les poètes.

Le mouvement est parti de Zurich où deux hommes, Bodmer et Breitinger s'insurgent contre Gottsched, ce disciple saxon de Boileau, et défendent l'autonomie intellectuelle de leur pays. Bodmer oppose aux modèles classiques de l'antiquité et de la France, les poètes allemands du Moyen-Âge; cette opinion, on le voit, contient en germe toute la révolution romantique! Mais il ne se contente pas de prôner les poètes sonores de la cour des Ho. Henstauffen: il découvre que le dialecte suisse, tant incriminé par les puristes saxons, n'est autre que la langue de ces Minnesinger, conservée presque intacte dans les vallées alpestres. Les Suisses, pour l'avenir, doivent rester maîtres de leur langue et maîtres de leur pensée! Comme il faut, pour fonder cette tradition et selon l'usage de l'époque, une épopée à la Suisse, Bodmer la trouve dans le Mibelung. Malheureusement il altère l'ancienne chanson de geste en en voulant faire un poème épique?

Bodmer donne à la Suisse une épopée; Breitinger, un art poétique.

Il refuse de se soumettre à des règles immuables: il pose même en principe la convenance de l'art au goût et aux besoins des différentes nations. Il réclame pour la poésie, — qu'il éloigne de l'éloquence pour la ramener à l'art — une langue plus libre, plus colorée, plus harmonieuse. La poésie pour lui est une peinture. Et cette peinture doit représenter sous un masque, — celui de l'allégorie, — la vérité, une vérité toute morale: et dans cette préoccupation nous retrouvons le bon Suisse!

L'art poétique de Breitinger contient à la fois

ce qu'il y a de meilleur et de pire dans la poésie Suisse du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La poésie ne fut dans l'œuvre du grand Haller qu'un accessoire. Comme Lamartine, il pensait qu'on doit peut-être faire des vers aux deux extrémités de la vie: la jeunesse qui rêve, la vieillesse qui se souvient. Haller est un savant, un médecin, un naturaliste. Mais ce savant, parti pour les Alpes en 1728, afin d'en rapporter des plantes, revient avec un poème. Sans doute ce poème est encore d'un savant: on y retrouve le botaniste qui décrit les fleurs, le minéralogiste qui fait jaillir en éclats les cristaux, — le philologue humanitaire, aussi, qui évoque le tableau d'une Suisse pastorale et vertueuse. Mais le premier il a élevé ses regards vers les montagnes: l'immensité de cette nature l'a saisi et entraîné!

Sans doute, il n'y dit rien point Dieu: tout, au contraire, chez Lavater, devient sentiment religieux. Nulle poésie ne porte plus que la sienne l'empreinte du vécu. Il ne reste à lui que quelques vers: le reste est oublié. Mais son date, 1766, — l'année où parurent les Chants Suisses, — est à retenir. Jamais recueil n'eut un succès pareil: tout le peuple suisse allemand chanta ces vers! Mais l'auteur des Chants Suisses et de poésies diverses n'est pas un artiste. Il ne sait pas ordonner, ni rendre.

L'artiste, c'est Geosner.

Pendant plus d'un demi-siècle, en Suisse, en Allemagne, en France, Geosner a fait école. A Paris et à Versailles — dès 1760 — les Suisses, Haller, Geosner, Jean-Jacques sont les maîtres de la pensée et de l'art. Les Idylles, très sentimentales, très douces, très humanitaires, ces vertueuses bergères, ont été oubliées: aujourd'hui, l'attention s'y reporte: des livres, des éditions se préparent. Il ne faut pas lire Geosner dans les traductions affadées qu'en firent les Français; il faut aller au texte original pour savoir quel artiste fut ce

poète qui d'ailleurs était peintre et graveur excellent. Et comme, malgré l'apparence, on retourne le Suisse. Parfois dans son Arcadie une brume s'élève: on voit un sapin... Et ce sont quelquefois de paysages entiers du pays de Zurich. Il mélange la mythologie précieuse et la féerie septentrionale. Il eut pourtant le sentiment de l'antiquité, de la vie latine et même grecque: Chénier, en le traduisant, écrira quelques-uns de ses plus beaux vers.

Mais c'est pour J. Gaudens de Salis-Scewis que la nature devient mieux que le sujet d'une peinture: l'amie et la consolatrice. G. de Salis-Scewis est ce gentilhomme des Liges, issu d'une antique et noble race, plus rhétorique qu'allemande, et que les services étrangers, le mal du pays ont fait poète et quelquefois grand poète (cf. Voile latin, n° 2, jan. vier 1905). Cela est si vrai que certains de ses vers, — allemands par la langue, mais quelquefois si latins par le sentiment et les formes de l'imagination, — annoncent déjà ce qui sera la poésie du XIX<sup>ème</sup> siècle, non seulement la romantique, mais jusqu'à la symboliste, celle de Rodenbach ou de Verlaine!

Ajoutons, au point de vue Suisse, que si Genève n'a pas chanté les montagnes, Salis, continuant Haller et Rousseau, s'élève enfin jusqu'aux glaciers.

Il faut en redescendant pour rencontrer le bon doyen Bridel. N'oublions pas que ses vers sur le Léman font songer au Rapport du lac Léman de Lamartine et qu'il a imité ce passage des poèmes d'Ossian que Musset devait imiter à son tour: «Pâle étoile du soir...»

Mais son plus grand mérite est peut-être d'avoir écrit, en bon disciple de Turichois, son «Discours préliminaire sur la Poésie nationale» qui est en quelque sorte une «Défense et illustration de la Poésie suisse», et dont la théorie résume l'effort de l'école suisse (1782.)

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle est notre époque classique. S'il a donné surtout des savants et des penseurs, on voit que ses

~~leurs~~ poètes ne furent pas sans gloire. On s'opposait à Gottschald, les fondateurs de l'école, consciemment ou non, firent plus que de se soustraire aux leçons de Boileau: ils réagirent contre l'influence germanique. Si les dialectes suisses se rapprochent de la langue des anciens poètes allemands, c'est que l'ancienne civilisation allemande fleurit dans les montagnes de l'Helvétie, de la Souabe, de la Franconie, et qu'elle dut son origine et sa fleur à l'influence latine. Pour conserver son caractère et sa vitalité, aujourd'hui pas plus qu'alors, la Suisse ne doit enfreindre cette tradition. Cet enseignement a son utilité actuelle, — et il faut savoir gré à M. de Reynold de l'avoir présenté à ses nombreux auditeurs avec conviction et avec talent.

— Au nom de la Section, M. Maurice Baud remercie M. de Reynold de son intéressante causerie. Puis la séance est levée.

Le secrétaire:

A. NIENBOM

Séance et réunion familière  
du 19 février 1905, à l'Athénée, à 8 h.

A. Séance administrative, à 8 h.

Présidence de M. Daniel Baud-Bovy.

Sont présents: MM. Maurice Baud, de Reynold, A. Bovy.

Sont élus membres de la Section des Lettres:

M. Camille Ferrer, présenté par MM. Baud-Bovy et M<sup>lle</sup> Baud.  
M. E.-J. Lafond, présenté par MM. Baud-Bovy et Maurice Baud.  
M. Maurice Tremblay, présenté par MM. Baud-Bovy et Maurice Baud.  
M. J. Pisteur, présenté par MM. Baud-Bovy et Maurice Baud.

M. Camille Ferrer est membre de la Société des Arts (Com. de Beaux-Arts) et ancien président de la Classe des Beaux-Arts.

M. J. Pisteur, qui a accepté de faire une causerie sur Rodolphe Töpffer, est membre de la Classe des Beaux-Arts.

Sur la proposition du Bureau et attendu que la Section a été fondée en mai 1904, que son activité n'a commencé qu'à la fin de l'année 1904, que même sa série de conférences n'a pu être ouverte qu'en janvier 1905, les membres présents décident que la cotisation pour les deux années 1904 et 1905 sera réduite de 10 francs à 7 f. 50.

Outre les membres cités plus hauts, MM. H. Spiess, Auguste Blondel, Frank Grandjean et E. J. Lafond assistent à la réunion familière.

Nominations de  
nouveaux membres.

Cotisations.

B. Réunion familière, à 8 h<sup>1/2</sup>.

Afin d'intéresser quelques personnes à son entreprise, la Section des Lettres a organisé ~~quelques personnes~~ une réunion familière, avec thé. Une soixantaine ont répondu à son appel. L'ordre du jour porté: lecture de Vers de M. G. de Reynold et du livret: Les Armaillis de M. D. Baud-Bovy.

Malgré la présence de l'auteur, les poèmes de M. de Reynold sont lus par MM. Maurice Baud et A. Bovy. Ce sont les Poèmes suivants:

Coursier, « sur un antique de Uffizi ».

L'ours enchaîné.

L'éloge de la Suisse.

Ces poèmes font partie d'un recueil dont la publication est prochaine.

Le public les accueille avec de vifs applaudissements.

En ouvrant la séance, le président a expliqué au public les difficultés d'une lecture comme celle de Armaillis. Outre qu'il est peu commode de lire en dialogue aussi fragmenté, ces vers sont écrits pour la musique et la musique est nécessaire.

Les Armaillis, légende dramatique en 2 actes, ont été mis en musique par M. Gustave Doret. Ils seront représentés dans le courant de l'année au Théâtre de l'Opéra-Comique, à Paris. (Dir.: M. Albert Carré).

Le poème lu à la Section des Lettres est le drame primitif conçu par M. D. Baud-Bovy, avant sa collaboration avec M. Henry Cain.

Il est lu par Madame D. Baud-Bovy, M. D. Baud-Bovy, Maurice Baud, A. Bovy.

Le premier acte est sur l'Alpe, au pied du Tödi.

Poèmes

de M. G. de Reynold.

Les Armaillis  
de D. Baud-Bovy.

Des filles montent de la vallée au chalet de la Sandalp où sont les deux bergers Koehi et Hansli. Koehi est un garçon vigoureux; Hans, plus faible, sculpteur sur bois, a fait un cofre pour sa bien-aimée, Maedeli. Mais Koehi l'aime aussi. Si l'acte se termine, après le départ des jeunes filles, par une rixe entre les deux bergers. Koehi tue Hans et le jette dans le torrent.

Le second acte est au village, devant l'auberge « A l'Étoile », où le plancher de danse est dressé. C'est la fête dont les jeunes filles parlaient la veille. Il pèse sur le bal une atmosphère de joie lourde. Maedeli, qui a promis sa première danse à Hans, est inquiète. Elle la renvoie avec Koehi qui vient d'arriver et qui le remords affole. Mais la danse s'interrompt. Le torrent vient d'apporter le corps de Hansli: le cloche donne au mort: le cortège arrive, puis on porte le pauvre Hans chez sa mère. La nuit tombe; Hans Koehi a bu. L'aubergiste rentre les tables. Et tandis qu'il seul, Koehi a repris, avec des accents affolés, sa chanson, une voix formidable se mêle à la sienne: celle du spectre de Hansli. « Les morts aussi sont forts » et dans la nuit, une nouvelle rixe s'engage où Koehi râle, étouffé par les mains du Revenant.

Le public, très impressionné par cette lecture, a témoigné son admiration à l'auteur de cette belle pièce.

Après la lecture des poèmes de M. D. Reynold, et celle des Armaillis, deux musiciennes de talent, Madame D. Baud-Bory et Madame Alfred Rehfoos, ont bien voulu exécuter à quatre mains, l'ouverture de Manfred (Schumann) et la Symphonie inachevée (Schubert).

M. D. Baud-Bory salue la présence de MM. G. de Beaumont et A. Blouzel, président et l'ancien-président de la classe de D. et remercie en leur personne la classe de l'hospitalité qu'elle accorde à la Section de Lettres.

Puis un thé a été servi et les conversations se sont longuement prolongées autour des tables.

Le secrétaire:

Schönberg

## Séance publique du

Mardi 29 Mars 1905  
à l'athénée  
à 8 h 1/2.

-Conférence de M<sup>r</sup> John Pisteur sur:

RODOLPHE TÖPFFER ET LE SENTIMENT DE LA NATURE

Par M. J. PISTEUR.

Séance du 29 mars 1905.

Après les écrivains suisses du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans même en excepter Gessner, ni J.-J. Rousseau, Töpffer apparaît dans notre littérature comme un peintre. Ce serait le mal juger que le juger autrement, et nous ne croyons pas que Sainte-Beuve se trompât en disant que le style de Töpffer n'a pas ce qui chante. N'est-ce pas assez qu'il ait tout ce qui peint? Le premier, il s'attarde à l'élément pittoresque, qui l'intéresse par lui-même. Mais, ne cessant d'apprécier ce que contient d'émotions et de pensée une sensation visuelle, il ne décrit jamais par manie de décrire. Descriptions des Alpes, surtout croquis exquis de Savoie, d'une vision si juste et si précise, faits avec tant d'esprit et de bonne humeur, — voilà ce qu'il rapporte de ses longues promenades: car il se promène à pied. Vous voulez aller vite? Puisse la roue de votre voiture se briser! Vous verrez alors comme chaque objet a plus de charme et comme vous jouirez davantage de l'ombre prochaine et des hauts châtaigniers! Il se rapproche ici de Jean-Jacques, mais pour s'en écarter aussitôt: il n'est point, lui, un promeneur solitaire, « car il faut être deux pour voir, pour sentir, pour jouir... et aussi pour se communiquer ces pensées et ces sentiments, que remue le spectacle d'objets grands et nouveaux, pour contempler ensemble un horizon de choses, qui, masqué pour l'enfance, s'ouvre devant la maturité et s'agrandit au cours des années ».

M. Pisteur a parlé avec compétence et avec une grande sympathie de ce voyageur dont les compagnons de route n'arrêtent pas les méditations, de la parfaite santé de son esprit, de tout ce que nous devons, non seulement au peintre, mais au moraliste. Il a évoqué les figures de cette famille qui est une de nos gloires genevoises: le regretté Ch. Töpffer, et plus loin de nous la silhouette du vieux peintre Adam Töpffer, dont les enseignements et l'exemple ne furent pas étrangers à la composition de l'un des plus beaux livres d'esthétique qui soient, les *Menus Propos*.

Au nom de la Section Mauricien Maurice Baud remercie Mauricien Pisteur de nous avoir fait part avec tant de courtoisie de son enthousiasme et de son admiration pour notre vénéré Töpffer.

La séance est levée.

Le secrétaire.

ADRIEN BORY.

Conférence de  
M<sup>r</sup> John Pisteur.

Séance de Réunion intime de

Mardi 26 Octobre 1905  
à 8 $\frac{1}{2}$  à l'Athénée.

Président de M<sup>r</sup> Maurice Baud, membre du Bureau  
Sont présents: M. M. Adrien Bouy - Frank  
Grandjean - John Kistner

Sont excusés: M. M. Daniel Baud, Bouy  
Gaspard Vallette - Henry Spiess.  
J. M. de Reynolds.

Estimant que la série de Conférences  
données pendant le 1<sup>er</sup> semestre de 1905, (quelque  
modeste qu'il soit) a été un succès pour notre  
section, M<sup>r</sup> Maurice Baud propose ferme-  
ment de continuer de cette façon à affirmer  
notre activité pendant l'année 1905-06.

Il y a tout avantage cependant à ne  
pas fixer d'avance une époque par trop  
déterminée aux Conférences. afin  
de éviter ainsi de renouveler la faute  
commise précédemment c'est à dire de  
promettre plus qu'on ne peut réaliser.

Un programme général laissant plus  
de latitude pour le temps à chacun de ceux  
qui voudront bien parler sous les auspices  
de la section aura plus de chance d'être  
accompli dans son entier qu'un programme  
nettement arrêté et limité.

adopté.

M<sup>r</sup> Maurice Baud fait aussi envisager la  
difficulté de trouver un thème approprié  
à nos aspirations à traiter en plusieurs étapes  
ou sous ses différentes apparences par chacune  
des Conférences. Or les sujets qui se présentent  
sont par trop vastes, au lieu de ne s'être pas

Activité de la Section  
pour 1905-06.

Les Conférences

de nature à intéresser suffisamment notre  
public.

Il vaut mieux par conséquent que ceux  
qui voudront bien accepter la tâche d'une  
causette soient libres de la faire sur un  
sujet de leur choix.

Ce point de vue est également admis

M<sup>r</sup> Adrien Bouy annonce qu'un Ami de  
la section M<sup>r</sup> Burin des Proziens a promis  
son concours qui est accepté avec reconnaiss-  
sance.

~~Il résulte de l'entente des membres  
présents et des promesses acquises  
que pendant l'année 1905-1906 la  
section des lettres courra ses amis  
aux réunions suivantes annoncées dès  
le mois de Novembre par circulaire et voie  
de presse~~

le Secrétaire, John Kistner

Monsieur Adrien Bovy devant poursuivre ses études à Paris se voit contraint d'abandonner ses fonctions de Secrétaire-Trésorier.

Il est pris acte avec regrets de cette détermination. Tous les remerciements ne diraient pas assez à M. Adrien Bovy la gratitude de la section pour le dévouement et la compétence dont il a fait preuve à sa place.

En remplacement de M. Adrien Bovy M. John Pistone est appelé à la charge de Secrétaire-Trésorier. Comme tel il vaudra bien activer le payement des cotisations.

La question financière amène la discussion sur l'opportunité de recruter des adhérents sérieux afin d'augmenter et l'activité et les moyens de la Section.

Chacun est autorisé sous sa propre responsabilité à présenter des amis pour autant qu'ils remplissent les conditions exigées par le règlement.

M. Adrien Bovy à ce sujet nous apporte une nouvelle réjouissante :

Deux dames ont désiré s'adjoindre à nos travaux et partager nos aspirations; ce sont Madame Gourzague de Reynald et Mademoiselle Hélène Revilliod.

La section lui honore et flatte de leur désir, décide de considérer séance tenante ces deux dames comme membres régulières de la section des Lettres et les remercie de vouloir bien pour nos réunions le charme de leur présence.

La séance est levée à 9 heures 3/4.

le Secrétaire

John Pistone

modification J. Le Bureau.

Electeur d'un Secrétaire-Trésorier

réception de nouveaux membres

## Séance du 20 Novembre 1905. à l'Athénée.

La séance est ouverte à 9 h 10 à huis-clos.

Président M. Henry Spiess. vice-président.

Sous-président : M. Spiess. M. Maurice Baud.

Franck Grandjean. Gourzague de Reynald et John Pistone

excusés : M. M. David Baud-Bovy. et Gaspard Vallette.

Le Procès verbal de la précédente séance est adopté sans observations.

M. Franck Grandjean prie ses collègues de bien vouloir donner leur avis sur le sujet des candidatures de M. Saigny (candidat à la licence en lettres modernes) et M. Babault (titulaire en droit) qui il présente d'accord avec M. Henry Spiess.

La section des Lettres est heureuse de recevoir de nouveaux membres et en exprimant l'espoir qu'ils seront réellement actifs remercie M. Franck Grandjean de son judicieux prosélytisme. M. Gourzague de Reynald dans le même ordre d'idées annonce la candidature prochaine à titre de membre étranger de M. Burin des Rozières.

M. de Reynald qui n'a pu assister à la dernière séance, le regrette maintenant vivement car il aurait proposé et fait adopter un peu t-il, un genre d'activité véritablement différent de celui dont le procès verbal fait mention.

Cependant il estime qu'il vaudrait par trop tard pour modifier notre manière de faire.

Selon lui, les conférences sont trop nombreuses et la Section des Lettres ne doit pas amplifier la pléthore dont on se plaint de divers côtés.

Réception de nouveaux membres.

Conférences

Genève, 13 Novembre 1905.

Monsieur le Secrétaire  
de la  
Section des Lettres  
(Société des Arts),  
Monsieur,

Je pense que vous n'avez pas encore fait imprimer la liste des conférences que les membres de la Section des Lettres feront cet hiver à l'Athénée. J'espère donc que j'en viendrai encore assez tôt pour vous donner le titre exact de la conférence



que je me propose de faire dans le courant de décembre. Je vous envoie ce titre ci-inclus, en vous priant de bien vouloir le faire insérer dans la liste des prochaines conférences et de le répéter tel quel sur les Gillets qui seront envoyés aux personnes invitées à ma conférence. Je crois que, rédigé de cette façon, ce titre ne peut manquer d'attirer passablement de personnes que l'oeuvre de Gorki et spécialement son dernier drame intéresseront sans doute.

Je vous prie aussi, Monsieur, de bien vouloir me dire pour quelle date à peu près ma conférence devra être prête. Je pense qu'il faudrait la donner avant la fête de l'Vealade, car depuis ce moment-là ces Braves Genevois ont des fêtes et des invitations par dessus la tête. Mo ne s'appartiennent plus. Je serai donc prêt pour la première semaine de décembre.

Enfin, encore me diés: j'ai recruté pour la section des Lettres quelques candidats jeunes, étudiants en

lettres, qui désirent vivement  
faire partie de notre société.  
Sois-je présenter leur can-  
didature à la prochaine  
séance, et quand aurai-je  
la prochaine séance?

Je serais heureux d'être ren-  
seigné sur tous ces points.

Pardonnez-moi ces questions,  
Monsieur, et croyez à mon  
dévouement à notre cause.

Veillez agréer Monsieur,  
l'assurance de ma considé-  
ration très distinguée.

Frank Grandjean

Licencié es Lettres, prof.

Route de Frontenex, 46,

Saux-Vives. —

Il lui semble résulter d'une conversation qu'il a eue avec M<sup>r</sup> Guillaume Tatio qu'il serait préférable pour assurer aux conférences de la Section un <sup>auditoire</sup> ~~public~~ qu'il n'ait pas eu jusqu'à présent; de donner à ces réunions publiques l'attrait qui est celles organisées par la Classe des Beaux-Arts. Le Thé et la Conversation intime qui les suivent sont certainement au nombre des facteurs importants du succès de ces conférences. M<sup>r</sup> de Reynold propose donc et cela conjointement avec M<sup>r</sup> Fatio de limiter nos manifestations extérieures ~~à deux conférences~~ <sup>à deux</sup> qui seraient intercalées parmi celles qui auront lieu sous les auspices et aux frais de la Classe des Beaux-Arts.

Que seraient ces conférences ou ces réunions qui n'ont pas besoin d'être forcées des conférences?

Qui les fera ~~publiquement~~ ou qui prendra soin de les rendre intéressantes?

Au lieu de questions qui restent à discuter. D'ores et déjà au <sup>moment</sup> ~~point~~ cependant décider que l'une d'elles serait consacrée à un sujet quelconque traité par quelqu'un de compétence (par ex: M<sup>r</sup> Barin des Brozins serait disposé à parler de la résidence des Ambassadeurs français à Soleure) et l'autre à un récital qui permettrait aux membres de la Section, sous la forme de théâtre inédit ou autrement, de produire leurs œuvres.

Présentés ainsi, avec l'attrait du Thé, nos séances publiques seraient bien courues et le renom qu'elles nous feraient serait tout gratuit puisque la classe des Beaux-Arts assumait à elle seule tous les frais.

De la discussion qui suit cet exposé de M<sup>r</sup> de Reynold il résulte que la Section admet ces idées, tout en réservant à chacun des membres qui s'étaient déjà annoncés pour diverses conférences

la faculté de courir leurs amis et la classe des Beaux-Arts à entendre ces échantillons de travail qu'ils auraient préparé sur tel sujet de leur choix.

Il est convenu cependant que le Récital projeté sur Villers de l'Île-Adam et la conférence de M<sup>r</sup> Frank-Fraudjean sur Maxime Sorbki auront sûrement lieu, indépendamment des deux réunions projetées sous les auspices et aux frais de la Classe des Beaux-Arts.

M<sup>r</sup> Frank-Fraudjean parlera le Mercredi 6 Décembre, inaugurant ainsi les réunions mensuelles que la Section décide de tenir chaque 1<sup>er</sup> Mercredi du mois. Cette 1<sup>re</sup> réunion sera publique.

Séances fixes le 1<sup>er</sup> Mercredi de chaque mois

M<sup>r</sup> de Reynold espère que ces séances ne seront pas seulement administratives, mais qu'elles seront vraiment littéraires et que l'effort de chacun contribuera à affirmer notre vie intérieure. M<sup>r</sup> de Reynold ~~propose~~ encourage par l'approbation des membres présents propose <sup>d'entrer</sup> ~~de débiter~~ immédiatement dans cette voie: M<sup>r</sup> Henry Spiess a certainement des vers à nous dire?

La Verve de notre ~~aimable~~ <sup>excellent</sup> poète ~~est~~ <sup>est</sup> toujours ~~donnera~~ <sup>apportera</sup> quelque chose de nouveau à révéler et notre petit groupe augmenté d'un des nouveaux membres ~~après~~ <sup>depuis</sup> quelques instants auparavant: M<sup>r</sup> Laigny (auquel il est souhaité une cordiale bienvenue) a la primeur de 3 pièces de vers inspirées par la beauté sculpturale du jeune Bacchus de la fête des Vignerons; pièces réunies sous le titre général de "Dithyrambes".

M<sup>r</sup> Spiess confesse son manque de renseignements mythologiques; mais M<sup>r</sup> de Reynold croit qu'il ne faut pas s'en plaindre. Pour faire de l'antique il ne faut pas briser par les Parnassiens mais il faut revenir à l'Esprit du passé que domine le sentiment religieux.

C'est aussi l'opinion de M. Maurice Baud qui se réjait de cette 2<sup>me</sup> manière du poète qui suit normalement la 1<sup>re</sup>. Les poèmes tant bien chantés et ils ne tombent pas dans l'exci des Parnassiens qui semblent truscieux seulement du décor; pour eux l'Antiquité est un moyen, or elle mérite d'être traitée d'une façon plus humaine. Spiess lui paraît dans le vrai; il faut arriver à débarrasser la littérature antique du fatras extérieur qui ne ~~fait~~ fait voir que l'apparence et néglige l'ensemble.

Il en est de cette littérature antique comme des ses arts graphiques sans la forme ou ils nous sont parvenus; soit la sculpture: La photographie qui représente les statues sur des fonds noirs ~~est~~ <sup>destruit</sup> la véritable impression qu'elles doivent produire, les privant de cette atmosphère blanche qui devait les entourer dans les clairs palais de marbre égayés de vives peintures, ou bien dans la lumière dorée du plein air.

M. de Reynald rappelle que de toutes les conceptions de l'Antiquité, la plus forte a certainement été celle du 17<sup>e</sup> siècle avec Corneille et Racine. Ceux-ci ont pu des mots simples qui évaguaient des choses, des sentiments et ils ne se sont pas contentés de redondance et de bonore... que Spiess se console donc de <sup>ne pas</sup> ~~avoir~~ de plus amples informations mythologiques; ce qu'il en a est suffisant pour faire naître l'émotion.

M. Frank Grandjean clôt cette intéressante discussion en constatant (ce que personne ne lui conteste) que les Parnassiens ont rendu un grand service à la littérature; leur école a été un *Thalys de Beauté*.

M. Spiess lit encore 2 chansons de "Bauckh" d'un poète ami M. Roger Cornay de Lavaune.

La séance est levée à 10 h 25.

le Secrétaire  
John P. P. P.

Séance publique du Mercredi 6 Décembre 1905.  
dans le Grand Salon de l'Athénée.  
à 8 h 1/2 du soir

Conférence de M. Frank Grandjean

sur

Maxime Gorki.

son oeuvre et sa philosophie.

M. Frank Grandjean a parlé d'une façon charmante et émue de l'écrivain russe Maxime Gorki. Incontestablement les hommes et les choses de Russie accaparent l'attention.

Le théâtre, les journaux, les conférenciers et jusqu'aux faits et gestes de ceux que Maurice Donnay appelle « les oiseaux de passage », semblent réaliser un panslavisme d'un nouveau genre.

Et M. Frank Grandjean, avec conviction et beaucoup de talent, a montré en Maxime Gorki un génie à la fois sombre et lumineux, tragique et grandiose comme « la Mer » dont il a pris le nom (Gorki est un pseudonyme), l'aimant avec passion, pour elle-même et peut-être aussi parce qu'elle symbolise ce qu'il affectionne.

Son oeuvre pullule d'êtres qui vivent écrasés par le poids de l'existence, tout comme ces autres êtres inférieurs de la faune sous-marine, reclus dans les bas fonds et dans les antres de l'océan. La pensée y est toujours belle, tantôt immensément calme et profonde, merveilleusement colorée par les feux d'une intense bonté, comme le sont les flots par la splendeur du soleil; tantôt puissante et mugissante comme la vague qui déferle.

Pour apporter au monde du nouveau, de l'imprévu, Maxime Gorki a dû briser les conditions étroites de sa naissance et de son milieu.

Peintre éminemment original et sincère des vagabonds et des misérables, pour lesquels il professe une tendresse « évangélique », il les a mis en scène d'abord dans des nouvelles, où le souci purement artistique l'emporte sur l'idée; de ces nouvelles, la conférencier en a esquissé deux avec une véritable maîtrise: *Tchellouche* et *Konovalev*. Dans la suite, Gorki change de manière, ou plutôt transforme sa philosophie. L'influence de Tolstoï se fait sentir; et de pessimiste et fataliste qu'il était, l'écrivain, reniant son passé comme inutile et dangereux, donne partout la première place à l'idée. Alors, dans un style qui n'a rien de prémédité et d'arrangé, négligeant la composition et l'intrigue, en suivant scrupuleusement la marche hasardeuse de la vie réelle, sans en tirer vraiment des conclusions, Gorki enseigne une morale salutaire. C'est avec la nouvelle *le Lecteur* qu'il se présente ainsi pour la première fois, et son poème en prose *l'Homme* est un hymne à la gloire de la pensée humaine, qu'il entrevoit comme suprême régénératrice. Enfin, il écrit ce drame effrayant qu'est *Dans les bas fonds* et c'est toujours la dignité de l'homme qu'il cherche à dégager de la boue et des immondices de la vie. Gorki en un mot proclame partout le respect de l'homme, dans tous les êtres, même les plus avilis et les plus méprisables; il professe la religion de l'homme et son dogme est la « Justice ». A ce titre, il peut prendre place dans l'histoire à côté de Rousseau, Nietzsche et Tolstoï, tous grands spiritualistes « qui ont cru en l'humanité et ont ainsi contribué à son amélioration et à son apothéose ».

Le conférencier a parlé de tout cela avec son âme de poète et avec une érudition servie par beaucoup de noblesse et de beauté dans la forme; et l'aimable président de la « Section des lettres » qu'est M. Daniel Baud-Bovy a été l'interprète heureux des assistants pour remercier chaudement M. Frank Grandjean.

extrait du  
Journal de Genève  
du 21 Dec. 1905.

le Secrétaire John P. P.

27 Décembre 1905 - Athènes -

Séance administrative à 8 h 1/2.

Sont présents. M<sup>rs</sup> Daniel Band-Bady, Spiess, M. Band, Pisteur, F. Grandjean et Batault.

Excuse M<sup>r</sup> de Reynald.

Le seul objet à l'ordre du jour est le renouvellement du Comité pour 1906. Comité de 1906.

Sont élus:

- Président M. Gouzague de Reynald
- V. Président M. ~~Spiess~~ Daniel Band-Bady
- Secrétaire-trésorier M. John Pisteur
- Membres du bureau M<sup>rs</sup> ~~Daniel Band-Bady~~ Spiess et Maurice Band.
- Le Secrétaire - John Pisteur.

Pendant le 1<sup>er</sup> Semestre de 1906,

il n'y a eu que des réunions intimes. L'absence de plusieurs membres et la maladie d'autres ont empêché la Section de mettre à exécution les 2 projets de recitals dont il avait été question dans la Séance du 20 Nov. 1905.

Le Secrétaire John Pisteur

année 1906

En Avril 1906. le comité de rédaction de la "Voile Latine" dont tous les membres <sup>le sont quasi</sup> de la "Section des Lettres" a communiqué à la Section que dès ce jour la "Voile Latine" ne paraîtrait plus sous ses auspices. La Voile Latine, a besoin de son indépendance absolue pour pouvoir poursuivre sa tâche en n'engageant pas implicitement que sa seule responsabilité. Il va sans dire que ce n'est point là un divorce, mais une simple séparation de biens au 9<sup>me</sup> sorte qui ne fera que renforcer en lieu d'antidote entre les deux associations. Pisteur le promoteur hennep du directeur de la Voile Latine.

Voile Latine

Séance du 23 Novembre 1906 à l'Athènes à 8 h 1/2

Sont présents M<sup>rs</sup> Gouzague de Reynald Adrien Bouy - Frank Grandjean Maurice Band et S. Pisteur.

M<sup>r</sup> G. de Reynald voit qu'il sera bon acte unique de revenir à l'ancienne manière de faire et d'organisation des conférences aussi nombreuses que possible, en leur donnant si il se peut un caractère de récital.

Activité de la Section

M<sup>r</sup> de Reynald s'est déjà assuré la participation de plusieurs conférenciers: parmi lesquels: M<sup>rs</sup> Philippe Monnier Maurice Band, Adrien Bouy, Frank Grandjean et S. Pisteur.

M<sup>r</sup> de Reynald fera aussi sa part et fera en outre des démarches auprès de M<sup>rs</sup> A. Blandel et Raisin.

Du même ordre d'idées il est décidé d'écrire à M<sup>r</sup> Ch. Bonifas pour lui demander de bien vouloir lire (en décembre même si possible) 9<sup>me</sup> ans de ses œuvres.

La 1<sup>re</sup> conférence sera faite le 27 Nov. par M<sup>r</sup> A. Bouy.

La 2<sup>e</sup> par M<sup>r</sup> Maurice Band le 5 Dec. Le trésorier fera rentrer les cotisations avant le Noël - au. La Caisse en a grand besoin.

cotisations

M<sup>r</sup> Pisteur propose d'étudier la question de la création d'un bulletin annuel, sorte d'almanach au Numéro de Noël destiné par la Section et réservé aux œuvres des membres... cela sans nuire à la "Voile Latine".

création d'un Bulletin annuel.

Il résulte de la discussion qu'il faut que cette entreprise ne peut être tentée pour le moment.

du moins, les finances de la Section ne le permettent pas, mais la question pourrait être reprise plus tard si les circonstances le permettent.

Le soir levée à 10 h 15

Le Secrétaire John Pisteur.

Séance publique du 27 Novembre 1906

SOCIÉTÉ DES ARTS. CLASSE DES BEAUX-ARTS  
SECTION DES LETTRES  
(ATHÉNÉE)

Mardi 27 Novembre à 8 h. 1/2.

CONFÉRENCE ET RÉCITAL

Jeunes écrivains de la Suisse romande.

Idées et discipline.

par

M. Adrien Bovy

avec le gracieux concours de

Mlle LAVATER, professeur au Conservatoire.

A Genève, dans l'esprit de notre population cultivée, le nom de Bovy est intimement lié à l'idée d'art; c'est dire qu'il est comme un talisman qui assure le succès à toute œuvre ou entreprise à laquelle il s'associe.

La Section des lettres de la classe des Beaux-Arts l'a vérifié le 27 novembre dernier. A l'Athénée, c'est en effet à un auditoire des grands jours, que M. Adrien Bovy, fils du regretté Hugues Bovy, a présenté quelques jeunes écrivains de ses amis et cette présentation a été le prétexte d'une élégante et même savante causerie sur notre littérature romande.

Et vraiment, M. Adrien Bovy n'a pas été qu'un brillant jongleur littéraire (qualité toujours très appréciée), mais il a su retenir sans la lasser l'attention de ses auditeurs, avec des idées qui ont été à maintes reprises comme les termes d'un « credo » artistique: celui de la jeune école littéraire romande, à laquelle la conférencier appartient, ce qui explique sa sincérité et son émotion.

En résumé, M. Bovy a dénoncé comme une erreur de croire que notre littérature sera d'autant plus suisse qu'elle sera moins française, erreur que vient souvent accentuer celle qui fait admettre à certains que nos lettres ne peuvent avoir de cachet particulier qu'à la condition de traiter des sujets suisses.

Nous avons une histoire littéraire et cela justifie nos prétentions de la perpétuer... mais cette histoire, comme toute autre, a sa philosophie à laquelle nous devons être attentifs, surtout parce qu'elle nous montre nos défauts ou nos déficits.

Il est incontestable que nos écrivains, grands moralistes ou fins psychologues, ont manqué d'originalité artistique... et cette infériorité en matière de style vient de la rupture qui s'est produite lors de la Réforme entre le milieu naturel et ses habitants. A Genève, ville sans territoire, cerveau sans corps, siège d'une idée, centre de manifestation d'un esprit, c'est le seul souci scientifique qui a prévalu.

Rousseau est le premier qui a signalé cette rupture et pour son compte il a opéré la réconciliation... aussi il est notre seul grand écrivain. Depuis Rousseau, nos savants sont retournés à la nature, c'est le fait réjouissant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le romantisme s'en empare à son tour, mais il la voit par le petit côté. Littérairement, ces rapprochements ont été prématurés; actuellement l'union intime des écrivains et du sol, ou plus généralement de la nature, peut exister et existe.

Aujourd'hui, en effet, là où l'on n'a vu jusqu'ici que des sujets, on trouve l'aliment nécessaire au style. « Nous ne décrivons plus nos mœurs ou nos paysages dans un langage d'emprunt; mais nous trouvons chez nous tous les éléments qui nous permettent de donner à la matière qui nous est propre la forme originale et imagée qui lui convient. Enfin si nous savons profiter des enseignements de la tradition française, nous recevons toujours plus d'elle des leçons de composition, de transposition, de sacrifice, d'humilité devant le sujet.

C'est à ces principes que se soumettent les œuvres « classiques » de toutes les époques, celles dont on peut dire en changeant au mieux, en haussant le sens de ce mot: qu'elles ont du « style ».

Après ce préambule fait tout à la fois de constatations et de principes, M. Adrien Bovy a donné la parole à sa collaboratrice, Mlle Lavater, qui avait déjà inauguré la séance en déclamant avec feu les « Dithyrambes » dionysiaques de Spiess. Grâce à Mlle Lavater et aux poètes qu'elle a interprétés avec une émotion communicative, sans jamais cesser d'être délicieusement simple, les auteurs ont été convaincus de la vérité des théories si agréablement formulées par M. Bovy.

Tour à tour MM. Ramuz, Daniel Baud-Bovy, Gonzague de Reynold et Spiess (le véritable maître de la soirée) ont trouvé en Mlle Lavater la plus intelligente et la plus charmante aussi des interprètes de leur pensée et de leur art.

Aux admirateurs (c'est-à-dire à tous les auditeurs de l'Athénée) des « Dithyrambes » déjà cités, de « l'Ondine » des « tout-petits », « d'Octobre », d'Henry Spiess; « d'Herminance », des pièces extraites du « Petit village » de Ramuz; de la « chanson » de Daniel Baud-Bovy; de « l'Ode au Simmenthal » et du beau poème intitulé: « Inscriptions sur les façades du chalet » de Gonzague de Reynold; nous conseillons vivement, s'ils veulent revivre encore les belles sensations qui les ont fait vibrer ou qui les ont émus doucement, de les rechercher dans « la Voile latine », recueil d'art et de littérature, qui paraît avec chaque saison et dont nos poètes sont les navigateurs. John Pisteur.

extrait de la Tribune de Genève du 4 Décembre 1906

M. Gonzague de Reynold a remercié chaleureusement M. Adrien Bovy et a offert du fleurs à Mlle Lavater, puis un <sup>aimablement</sup> offert par le comité administrateur de la « Voile Latine » comme gage de la bonne amitié qui existe toujours entre elle et la Section malgré la séparation à l'amiable survenue en Avril 1906; a été servi dans le grand salon.

Le Secrétaire John Pisteur.

Séance publique du 5 Décembre 1906

SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE  
CLASSE DES BEAUX-ARTS  
Section des Lettres  
ATHÉNÉE, GENÈVE  
GRAND SALON  
Mercredi 5 Décembre à 8 h. 1/2  
CONFÉRENCE:  
L'Esprit du Judaïsme  
Son évolution, son principe de pénétration, son empreinte et ses enseignements actuels  
PAR  
M. Maurice BAUD

« L'esprit du judaïsme, son évolution, son principe de pénétration, son empreinte et ses enseignements actuels », tel est le sujet que M. Maurice Baud, l'excellent artiste, a traité avec l'érudition et avec tout le charme qu'on lui connaît. Dans son interprétation, comme il l'a dit, des témoins juifs, il s'est montré un interprète convaincu.

Si l'art est soumis à la loi du milieu, il est évident que l'histoire des pérégrinations séculaires d'Israël explique l'absence totale d'art plastique chez ce peuple. En lui c'est une idée qui a prévalu, c'est le règne de l'Esprit et de l'Esprit seul. Dans son monothéisme réside le plus pur de l'âme antique, et son Tabernacle est le sanctuaire qu'habite cette idée et qui recèle en germe le christianisme, qui la perpétuera même après l'effacement du rôle politique d'Israël par la puissance de Rome.

Et l'art qui a secondé cette idée, qui l'a idéalisée, c'est la littérature. Le verbe d'airain des Hébreux, comme l'a appelé Edgar Quinet, a été dès lors plus que l'instrument de propagande de l'esprit et du judaïsme, mais le principe même de sa pénétration.

L'apostolat de St Paul est la manifestation la plus éclatante de l'action verbale du judaïsme, qui a été l'idée mère du christianisme, qui n'a fait que l'interpréter, interprétation qui autorise plus tard un art chrétien au sens plastique.

L'histoire du christianisme montre de perpétuelles résurrections, sous des formes diverses, du paganisme, et toutes les fois que cette histoire enregistre des revanches de l'Esprit qui veille sans cesse, il faut y voir un retour à l'esprit et à la lettre du Verbe de Moïse.

Le protestantisme, en revendiquant l'Evangile intégral, n'a pas fait autre chose, et la Genève de Calvin, en somme, n'a été qu'une petite Judée occidentale. Comme Moïse autrefois, Calvin, dans cette Genève, échappant elle aussi à la loi du milieu, dans cette cité sans territoire, a organisé la vie de l'Esprit, fondoyant de son Verbe précis la multitude furieuse mais docile, serrée au pied de sa chaire, comme Israël repentant au pied du Sinai.

Dès lors l'influence de la Réforme dans tous les domaines, révèle une action de l'Esprit du judaïsme; les arts pas plus que le catholicisme raisonneur du XVII<sup>e</sup> siècle n'y ont échappé. Au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, si le rôle de cet esprit s'est effacé, c'est parce que Israël s'est mêlé plus intimement à la vie commune. Israël nous touche de moins près par le fait qu'il est plus près de nous.

En terminant sa magistrale étude, M. Maurice Baud a constaté que l'antisémitisme moderne n'est en somme qu'une réaction de l'esprit du milieu, de ce qu'on appelle en France le nationalisme, contre l'universalité de l'idée initiale. Quant au sionisme, qui est la condamnation de la naturalisation des

Juifs, c'est un rêve qui ne se réalisera peut-être jamais, non par faute d'argent, mais par le fait de l'instabilité héréditaire d'Israël. Pourtant il est permis de concevoir un retour du judaïsme au milieu moral, d'où il est issu... La terre promise, singulièrement agrandie depuis la dispersion, c'est l'humanité, c'est l'âme de chacun des êtres, où doit encore s'accomplir une action généreuse, une revanche de l'Esprit. « Je me prends à rêver d'une humanité nouvelle, solidaire, créatrice, bienheureuse, sous la tutelle encore et la discipline de ce pur Esprit. » C'est sur ces mots que M. Maurice Baud a terminé ce cours de philosophie de l'histoire qu'il nous a promis de reprendre un jour avec de nouveaux arguments. John PISTEUR.

Extrait du Journal de Genève

M. de Reynold a exprimé à M. Maurice Baud l'admiration et la gratitude des auditeurs et de la Section  
Le Secrétaire John Pisteur.

Séance publique du 18 Décembre

SOCIÉTÉ DES ARTS . CLASSE DES BEAUX-ARTS  
SECTION DES LETTRES  
ATHÉNÉE - GRAND SALON

Mardi 18 Décembre à 8 h. 1/2.

Lecture d'œuvres, vers et prose

par l'auteur

M. Charles BONIFAS

M. Gouzaque de Reynald en quelques paroles présente le conférencier. Est-ce là qui lui fournit l'occasion de dire un mot des tendances de la Section et de féliciter M. Ch. Bonifas de son inspiration alpestre.

Longtemps l'Alpe a paru horrible et ce n'est qu'avec Haller au 18<sup>ème</sup> siècle que la montagne commence à apparaître belle; puis avec Salis Seewis et J. J. Rousseau elle devient à la mode. Malheureusement le faux romantisme lui s'emparant de la nature à son tour, s'est emparé aussi de la montagne et il l'a confinée dans une série de lieux communs.

Aujourd'hui, l'effort sincère de la poésie littéraire romane (de la jeune école littéraire à laquelle M. Adrien Doy a consacré en Novembre une charmante et savante conférence) connaît à déjà l'Alpe, la nature, de tout le fatras du romantisme a voulu être vrai en étant simple et juste, et M. Bonifas a droit à la reconnaissance de ceux qui persévèrent dans cette voie parce que pour chanter la nature il a cherché et trouvé une expression poétique et populaire.

M. Bonifas se dit ému des paroles de M. de Reynald et fort touché de la pensée de ses jeunes collègues de la Section qui ont bien voulu lui réserver une place parmi les conférenciers. En général et surtout la jeunesse dédaigne les travaux des aînés, la Section des Lettres, <sup>et qui est d'ailleurs ainsi</sup> et M. Bonifas l'en félicite, et remercie son comité d'avoir pensé <sup>qu'il pourrait</sup> intéresser une heure devant un public bienveillant, en lui lisant des Vers et en lisant de la prose.

Puis M. Bonifas <sup>prend tout au long de son auditoire et de la captive</sup> lit en prose deux poèmes d'atelier "Le Robinson de l'île Rousseau" et "La Visite au moulin d'Ambilly".

En Vers il dit successivement: "Le matin", et "le Soir", "Zéves d'idylles", puis une pièce tirée d'une série encore inédite: "La caravane". Enfin l'Alpe est chantée aussi d'une façon qui donne absolument raison à M. de Reynald:.... Voici d'abord: "La fin de l'été" avec ces deux vers qui évoquent à eux seuls tant un paysage et toute la saine et saine fraîcheur des montagnes, scandant <sup>avec des refrains</sup> leur marche dans la vallée au retour des sommets:

"La Rivière d'argent se cambre en bras de lit  
"Pour corde ayant la route au train des chaussons"  
Puis vient "la nuit sur le Sommet" "le Vieux bergier", et "devant le glacier", pièces d'inspiration fraîche où le poète ne se révèle pas seulement <sup>par</sup> une peinture émue et sincère, mais un penseur dont l'âme <sup>soucieuse de beauté</sup> vibre d'enthousiasme et de reconnaissance devant la nature.

Cette heure littéraire, trop courte au gré des auditeurs justifie les chaleureux remerciements de M. de Reynald qui constate avec applaudissement de l'assistance que M. Bonifas s'est rangé à fait parmi les vieux, car il vient de provoquer un feu de plus qui est encore jeune par son idéal et son <sup>sentiment</sup> le sentiment de M. de Reynald.

Année 1907

Séance publique du 28 Janvier.

Conférence de M. Gouzague de Reynold.

" Salomon Gessner "

## Section des Lettres de la Classe des Beaux-Arts

C'est sous les auspices de la Section des lettres que le public a eu la primeur d'un livre qui promet d'être très intéressant : l'*Histoire littéraire de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, qui paraîtra dans le courant de l'année, est l'œuvre de M. Gouzague de Reynold. Le 28 janvier donc, à l'Athénée, l'auteur lui-même, qui dirige avec beaucoup de bonheur la Section des lettres, a bien voulu, devant un auditoire nombreux et choisi, lire un chapitre de son *Histoire*, celui consacré à Salomon Gessner, le Zurichois qu'on a surnommé le « Théocrite helvétique ». Gessner (1730-1788) est l'une des plus attachantes figures de la vieille Suisse, non pas que sa vie bourgeoise et paisible offre vraiment quelque intérêt, mais parce que l'homme lui-même attire par sa bonhomie modeste et sa « *gemütlichkeit* » allemande, que sa gloire universelle n'a jamais altérée.

Gessner fut un artiste dont les connaisseurs apprécient l'œuvre plastique : gouaches, eaux-fortes, sépias, dont M. de Reynold fit circuler de très curieux exemplaires. Ils savent ce que fut Gessner, qui dessina les gracieux et idylliques paysages qui ornent les rarissimes porcelaines de Zurich... Quant au poète, il passe à tort aux yeux de bien des gens pour représenter toute une poésie ennuyeuse, larmoyante et vide.

Gessner, l'auteur des *Idylles* (1756), de *Daphnis* (1756), de la *Mort d'Abel* (1758), a laissé une œuvre qui appartient au genre bucolique et que M. de Reynold définit ainsi : « Un petit poème en prose, qui, sous forme de dialogue ou de monologue, met en scène dans un cadre champêtre et mythologique une leçon de la morale naturelle ».

Précurseur immédiat de Rousseau, il a exercé sur lui une influence restreinte sans doute, mais réelle.

Malgré son « accent biblique, sa sentimentalité germanique, ses prétentions moralisatrices », Gessner est avant tout un artiste. Il l'est par un véritable sentiment de l'antiquité (témoin sa *Croûte cassée*, qui effaroucha jadis ses traducteurs) et par un sentiment de la nature extérieure très réel et très suisse. Il a aimé et senti le charme des saisons intermédiaires : l'automne et ses brouillards, l'hiver et sa neige, et il a laissé ainsi quelques pages achevées que le XVIII<sup>e</sup> siècle n'a su ni traduire, ni comprendre.

En somme Gessner, épris à la fois de Théocrite et... du Robinson, de Shakespeare et de Virgile, ne mérite ni la renommée inouïe dont il a joui un temps, ni la réprobation dont l'accable une certaine critique. Il sut rester un « bon Suisse », fidèle disciple de l'école zuricoise, un artiste dont l'œuvre plastique est restée intacte et dont la poésie n'est, malgré tout, aucunement méprisable. J. P.

(Publié dans l'édition du soir.)

Extrait du Journal de Genève.

John Pisteur Secrétaire

Séance publique du 6 février

Conférence de M. Alexis François

" Jean-Jacques Rousseau et le parler romand "

## Classe des Beaux-Arts

(Section des Lettres)

M. Alexis François, dont le livre sur la *Grammaire du purisme et l'Académie française au 18<sup>e</sup> siècle* mérita les appréciations flatteuses de feu M. Brunetière, dans la *Revue des Deux Mondes* d'octobre 1905, a discoursé à l'Athénée le 6 février, en philologue éclairé, sur *Jean-Jacques Rousseau et le parler romand*.

Il a montré l'écrivain genevois victime de la critique française, sans que celle-ci, avec Voltaire et l'abbé Féraud, ait songé (avec raison, semble-t-il) à rendre responsable de ses écarts de plume « le vieil homme » provincial de Rousseau. Ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle qu'on s'avisa de signaler « les fautes genevoises » de Jean-Jacques; mais, l'étude de ses provincialismes n'a jamais été très approfon-

die, très sérieuse, malgré les documents précieux fournis par des lexicographes locaux tels que Gaudy-Lefort, Guillebert, et Jean Humbert dans leurs glossaires genevois et nuchâtelois. La critique française s'est toujours bornée à quelques citations et à des appréciations — plutôt brèves — indulgentes, sévères ou laudatives; ainsi Sainte-Beuve, Philarette Chasle, Chauquet et d'autres.

Pourtant, cette étude des provincialismes suisses-romands et savoyards de Jean-Jacques mérite d'être traitée avec ampleur, afin de savoir au juste ce que sont ces locutions provinciales, ce que l'auteur en a prétendu faire, jusqu'à quel point il s'en est servi consciemment ou inconsciemment, ce qu'elles expriment de spécial dans son tempérament d'artiste, dans son style et dans son œuvre. C'est ce qu'a entrepris avec succès M. François.

Sans doute, Rousseau, dès qu'il fut sorti du milieu de son enfance, s'appliqua à réformer son langage, et le souci de la forme ne fut pas une de ses moindres préoccupations... et si, bien souvent, il a plaidé lui-même, à son bénéfice, les circonstances atténuantes en « sa qualité d'étranger », il a insinué ailleurs qu'il n'en avait nul besoin : « A l'Académie des sciences on n'a pas dédaigné de me faire compliment de mon style. » En outre, dans la *Nouvelle Héloïse* particulièrement, par ses annotations et ses corrections d'idiotismes, il semble qu'il ait voulu prévenir les critiques en se révélant ainsi un grammairien assez inattendu, chez lequel reparait l'ancien précepteur.

D'ailleurs, pour dissiper tout malentendu, Rousseau a formulé lui-même une règle : « Toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes je pourrai m'expliquer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais; pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots. »

L'important pour lui, c'est d'écrire « clairement », même à l'aide de barbarismes, et, pour cela, il puise dans toutes les réserves que le langage met à la disposition des écrivains, en dépit des fantaisies prohibitives du purisme traditionnel. Il fait vivre ainsi réellement ses personnages provinciaux, comme il dépeint aussi réellement les milieux où ils agissent... Ce faisant, il a été le précurseur du roman de mœurs provinciales. Pourtant ce souci de vérité et de clarté n'est pas la seule raison des hardiesse verbales de Rousseau, et c'est dans l'âme de l'écrivain qu'il faut en chercher la véritable cause. Par la bouche de ses personnages, c'est presque toujours Rousseau lui-même qui parle; Rousseau tout chargé de sensations, de souvenirs; un Rousseau ayant un sentiment très délicat de la couleur locale... dès lors, pour lui, les mots se lient aux idées; idées et mots s'appellent réciproquement et ne peuvent être séparés; les provincialismes de Jean-Jacques sont ce qu'on peut appeler des « mots-souvenir », et, en les employant, il leur confère une valeur esthétique singulière en même temps qu'il en consacre l'emploi dans la littérature française digne de ce nom.

M. François a émaillé sa causerie de nombreux exemples puisés dans les souvenirs genevois, savoyards et nuchâtelois de l'écrivain qui resta de « chez nous » jusque dans son accent, selon le témoignage de J.-F. Chaponnière, qui tenait lui-même ce détail de Bernardin de St-Pierre, l'ami de Jean-Jacques. « En lui, conclut le conférencier, s'était bientôt effacé le maître de grammaire; après avoir beaucoup profité de ses leçons, l'artiste seul survivait, consolateur de la créature douloureuse dont il allait transmettre à la postérité les derniers battements de cœur ».

John PISTEUR.

John Pisteur Secrétaire

Extrait du Journal de Genève



Séance administrative du 9 Janvier

Président M. Souzagne de Reynold

Sont présents : M. Bouy. J. de Reynold. Robert de Traz  
Lafond. Batault et Pistou.

après approbation des comptes et des procès verbaux  
des précédentes séances, l'assemblée confirme  
le comité dans ses fonctions pour une année encore  
Sont M. de Reynold. président

M. Daniel Baud Bouy. V. p.

M. John Pistou. Secrétaire. Trésorier

membres du bureau M. Spiett et  
Maurice Baud.

Sur la proposition de M. Maurice Baud.  
la Section décide en principe d'organiser une soirée de  
réception en l'honneur de Madame Marcelle Tinayre  
qui viendra en février faire une conférence à Genève.  
après délibération sur l'activité de la Section pendant  
le 1<sup>er</sup> semestre 1907 la séance est levée.

John Pistou Secrétaire

Réception de Madame Marcelle Tinayre. 11. Fev. 1907

SOCIÉTÉ DES ARTS — CLASSE DES BEAUX-ARTS  
ATHÉNÉE

SECTION DES LETTRES

La Section des Lettres prie Monsieur et Madame  
de lui faire l'honneur de prendre part à la réception offerte à

**Madame Marcelle Tinayre**

dans les Salons de l'Athénée, à l'issue de sa conférence du 11 février,  
à 8 h.  $\frac{1}{2}$

Au nom du Comité :  
Gonzague de REYNOLD, président.

Réponse, s. v. p., à M. de Reynold, 16, boulevard Helvétique.

Cette réception a été décidée dans la séance du 9 Janvier sur la proposition de M. Maurice Baud. a été réalisée pleinement ce que désirait la Section. Témoignage de respectueuse admiration pour l'un des écrivains les plus courageux et les plus distingués parmi ceux qui honorent les Lettres modernes qui comptent peu de talents aussi souple et puissant à la fois que celui de Madame Marcelle Tinayre; elle a donné l'occasion à tout un public d'artistes, de littérateurs et d'amis des Arts et des Lettres de bavarder agréablement autour des tables à thé et d'apprécier une fois de plus, et dans l'intimité, le charme et l'esprit de la brillante conférencière qui a bien voulu se dire enchantée des généraux et de leur accueil et en particulier de celui de la Section des Lettres.

G. F.

Séance publique du 26 Février.

" Une Heure de Poésie "  
recital de Monsieur Frank Grandjean.

Monsieur Frank Grandjean a donné aux amis de la Section la primeur d'un livre qui il publiera peut-être un jour : "La Marche au néant". Et dans lequel placé en face des grands thèmes éternels : la nature, l'amour, la mort il se montre quoique avec élégance et talent volontiers déprimé et découragé, ~~laissant~~ parler peut-être avec trop de licence sa Muse altérée et désabusée.

Tout à bon il a lu la défaite de l'Esprit, Neige, 1 printemps, Salut de printemps, Sonate appassionata, mon enfer, l'Eternel duo au bord du néant, etc. etc.

Monsieur Grandjean a fait ~~peu~~ <sup>Sauver</sup> à Baudelaire et ~~traduisant~~ comme il traduisait les impressions de son esprit révolté insensible à tous les charmes trompeurs de la matière, il a éveillé chez ses auditeurs des pensées graves ~~des craintes~~ et des appréhensions devant les évocations des brutales réalités de la vie... en sorte que trop absorbés par leurs sombres méditations, ~~la parole~~ ils n'ont pas accordé une poëte tous les applaudissements que méritait sa virtuosité... Mais n'est-ce pas précisément la force des penseurs, qui il parle en vers ou en prose ~~d'empêcher et de subjuguer~~ <sup>pour ainsi dire</sup> les ~~oreilles~~ de se faire oublier ~~et~~ <sup>de</sup> les auditeurs lorsqu'il s'en sépare et de ne laisser dans les cœurs, maître de l'œuvre, que sa pensée, subsistant en impressions.

G. F. <sup>Sinclair</sup>

Séance publique du 7 Mars 1907

## La Gaité Genevoise d'autrefois

CAUSERIE — RÉCITAL

par

M. JOHN PISTEUR

avec l'aimable concours de

M. JEAN SAXOD du Théâtre. - M. ETIENNE DUPARC des Amis de l'Instruction.  
au Piano M. le professeur AUGUSTE TEISSIER.

Audition de contes, chansons, etc.

### La Gaité genevoise

La dernière séance de la section des Lettres de la Classe des beaux-arts a été consacrée à la « Gaité genevoise ». Le conférencier, M. J. Pisteur, a prouvé, les faits en mains, que, malgré l'apparence paradoxale de l'assertion, la gaité fut un des caractères de l'ancien esprit genevois. Quand Voltaire, avec une complaisance un peu vindicative, écrivait à propos de la cité de Calvin :

L'art de Barême est le seul qui fleurit ;

On y calcule et jamais on n'y rit,

il accréditait une légende fidèlement recueillie par ceux qui jugent d'un peuple à vol d'oiseau, d'après l'aspect extérieur des choses.

Il existe donc une gaité genevoise. Ce n'est pas la gaité française, gauloise ; ce n'est point non plus l'humour britannique, mais quelque chose de spécial, de très autochtone, et qui tient cependant des deux. Cette gaité volontiers frondeuse s'en donne à cœur joie, avant la Réforme, contre les évêques, les chanoines, les seigneurs. Même sous Calvin, en dépit des édits, malgré des répressions souvent excessives et cruelles, elle ne peut se contenter de s'épanouir à la chandelle, dans l'intérieur des maisons ; elle éclate parfois, à la barbe du guet et des dénonciateurs, jusque sur la place publique. Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle atteint son apogée dans les fêtes publiques et militaires, les jeux de l'arc ou de l'arquebuse : on se rappelle la fête du régiment de Saint-Gervais, dont Jean-Jacques a gardé un si profond souvenir.

Quand les frontières lui sont fermées, elle s'installe à Chatelaine, dans la salle de théâtre ouverte par M. de Voltaire, dont elle sait se gaudir, sans que le spirituel philosophe s'en soit aperçu lui-même : on a bien ri de l'attendrissement ridicule dont fut saisi le grand homme, en écoutant les alexandrins pompeux de *Sémiramis*. La Révolution, la période napoléonienne ne parviennent ni à l'étouffer, ni à la rendre moins patriotique ; mais c'est lors de la Restauration qu'elle produit ces hommes du Caveau genevois, ces disciples de Désaugiers et de Béranger, qui se nomment Petit-Senn, Cougnard, Tavan, Chaponnière.

M. Pisteur s'est longuement étendu sur cette période. M. Jean Saxod a chanté quelques couplets, M. Tessier l'accompagnait au piano ; M. Etienne Duparc a dit quelques vers, le conférencier lui-même a lu de nombreux fragments de Petit-Senn, tant et si bien qu'à la fin de la séance, la nombreuse assistance qui remplissait l'amphithéâtre de l'Athénée a montré, par ses rires et ses applaudissements, que la gaité genevoise n'est point encore une chose morte. Cette conférence a dignement clôturé une période d'activité qui fut féconde ; nous espérons que la saison prochaine ne lui sera point inférieure. R.

Extrait du Journal de  
Genève.  
narré de M. de Reynold.

le Petit Senn



